

Dis-moi ton ange

Collectif d'auteurs
en réponse à une proposition de
Gil Pidoux et de la Galerie du Jorat à Mézières

Photographies et choix iconographique
Grégoire Montangero

Collection Hommages

PUBLI • LIBRIS

ISBN 2-940251-24-X
© 2005, Éditions Publi-Libris SA.
Tous droits réservés.

Imprimé en Suisse.

EN GUISE DE PRÉFACE

Dis-moi ton ange

par Gil Pidoux

L'Ange
 Qu'on ne connaît pas.
 Qu'on imagine, qu'on sollicite ou qu'on réfute.
 L'ange qui orne les chapiteaux, les niches, les vitraux.
 Qu'on glisse dans les livres comme un signet de grâce.
 L'Ange tourmenté ou tentateur.
 L'Ange annonciateur.
 L'Ange bibelot.
 Celui qu'on chante, celui qui chante,
 l'Enchanteur.
 L'Ange qu'on dit ou qu'on ne dit pas.
 Qui vous accompagne ou vous abandonne.
 L'Ange de l'Apocalypse ou de la Rédemption.
 La figure de l'Ange qui est dans la figure de l'enfant, de la femme,
 de l'homme, du vieillard de l'invalidé ou du bien portant.
 Le Thème de l'Ange, depuis toujours évoqué,
 écrit, peint, gravé, malaxé dans la terre,
 ou taillé dans le marbre.
 Celui qui porte un nom ou qui n'en porte pas.

L'Ange habitant le silence ou criant: « Hosanna ».
L'Ange de personne et de tout le monde.
L'impossible et le possible.
Le présent ou l'absent.
L'Ange baroque, joufflu, doré, craquelé,
diaphane, évanescent,
L'Ange en sa sainteté d'Ange,
en son angélique mystère.
Le sourire évident de l'Ange,
son regard qu'on devine,
le feutré frémissement de son aile,
son vol, son envol, son éphémère apparition,
son attente, son absolu,
sa légèreté d'être
pour la légèreté de l'être,
pour que ne pèse plus l'âme,
pour que chante l'esprit!
L'Ange multiple, multiplié,
sa rigueur, sa gravité, son extase.
L'Ange en son inouïe simplicité
pour l'émotion, pour la curiosité.
Pour retrouver, en nous, la part secrète,
la part intacte de l'innocence.
Alors, maintenant, à ton tour: dis-moi ton ange.



Grande châsse de saint Maurice
(XII^e-XIII^e siècles) en or et argent.
(Un séraphin et un chérubin figurent
de part et d'autres du coffret)
Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune
(Photo: Boissonnas)

Les Anges ?

Par Suzanne Derieux

Mon petit compagnon s'est assis à hauteur de ma fenêtre, sur un rameau de notre vieil amandier. Est-ce grâce à lui que l'arbre est encore en vie? Chaque fois qu'une branche maîtresse commence à sécher, un surgeon apparaît sur le tronc évidé et tronqué. Mon petit compagnon n'a pas de poids, il pourrait s'asseoir aussi bien sur la gouttière ou sur la barrière de l'escalier que se tenir en équilibre sur un rameau. Il pourrait entrer dans ma chambre, fenêtre ouverte ou pas, demeurer devant ou derrière moi, faire le tour de la grève et du jardin voisin, revenir à sa guise. Quand il reste assis entre ciel et terre en balançant les jambes à quelques mètres de ma table, c'est qu'il est bien décidé à me faire comprendre que, dans ma vie d'écriture, je n'ai pas l'éternité devant moi. *Hic et nunc*, comme ont dit tant de Pères de l'Eglise et peut-être Luther ou Kierkegaard. «C'est maintenant qu'il faut écrire, transmettre le meilleur de ton expérience et de ton cœur. Tu le verras plus tard, ce n'est pas si facile, pour ceux qui ont quitté la maison de leur corps, de s'exprimer par la main et la voix des vivants.»

Aujourd'hui et maintenant, sous un ciel sans nuage, pas un souffle n'agite les longs rameaux du saule, un voilier solitaire s'attarde dans une contemplation immobile. D'où viennent les vagues légères qui animent la grève de leur murmure? Il y a bien des années que mon petit compagnon ne me quitte guère. Sa présence me rassurait quand, y voyant très mal déjà, je me croyais



Détails de papiers peints
début XX^e siècle

encore autorisée à m'asseoir au volant d'une voiture. Après la descente prudente de la route de Berne, en abordant avec terreur le carrefour de La Sallaz, je l'apercevais en vigie, assis sur le capot.

Pendant longtemps, je n'ai pensé aux anges que furtivement. J'ai les pieds sur terre. J'aime semer des pois de senteur, arroser le jardin, me promener dans la forêt; la nature comble ma soif d'émerveillement. Est-ce la proximité du lac qui m'a rendu leur présence familière?

Catherine Colomb, qui naquit sur les rives du Léman (elle quitta le château de Saint-Prex à l'âge de cinq ans, après la mort de sa mère), disait que, dans sa petite enfance, en entendant les vagues, elle imaginait le vol des anges et le battement régulier de leurs ailes puissantes. Plus tard,

tout au long de sa vie, chaque fois qu'elle rencontrait l'image d'un ange, au fronton d'une cathédrale, dans une chapelle, un musée ou entre les pages d'un livre, elle ressentait une émotion mystérieuse, comme au souvenir d'un monde intemporel qu'elle cherchait à retrouver. En m'annonçant que le comité de lecture des éditions Gallimard avait accepté son roman *Le temps des anges*, elle m'apprit que, pour la première fois, le titre d'un de ses livres n'était pas modifié. Jean Paulhan lui avait téléphoné qu'il y avait un peu trop d'anges dans son récit mais qu'importait, ils resteraient. Elle avait ajouté avec une fierté inattendue d'universitaire provinciale que les Parisiens n'avaient pas trouvé de faute de grammaire, ni d'orthographe, ni de ponctuation dans son manuscrit.

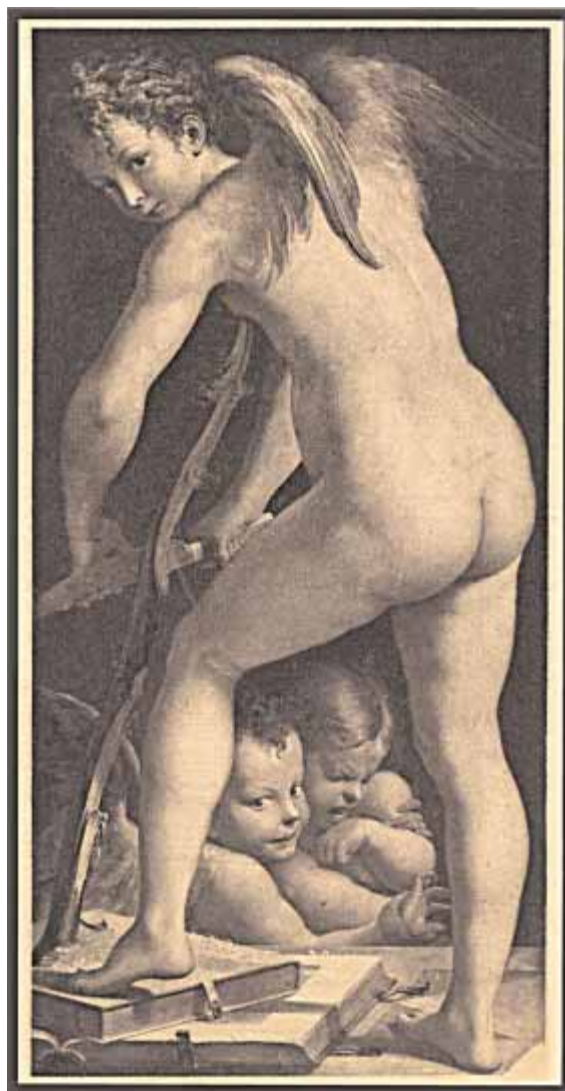
Il y a plus de trente ans, le nom prestigieux de Gallimard m'importait davantage que les anges absents alors de mon univers. J'étais à l'âge de raison et quelle raison d'accorder l'existence à des êtres mythiques qui s'étaient brûlés les ailes au siècle des Lumières? Dans ma famille, chrétienne, réformée, les anges ne quittaient pas l'Évangile; ils demeuraient au service du Christ, des apôtres, des premiers martyrs. Mes colères, mes fureurs, mes terreurs de petite fille se seraient-elles apaisées si l'on m'avait parlé d'un ange gardien? Qui m'avait donné la photographie d'un tableau de Reynolds où l'on voyait l'enfant Samuel à genoux, les mains jointes, le regard ardent levé vers un faisceau de lumière? Dieu, figuré par la lumière, mais pas le moindre petit ange pour partager la solitude du futur prophète. Catherine Colomb, orpheline de mère plus jeune encore que moi, aurait-elle pu me parler des anges au temps où je jouais avec ses fils, Claude et Dominique, dans le grand jardin d'Yverdon?

Les anges de l’Ancien Testament et ceux de l’Evangile appartenait à un monde révolu puisque personne ne pardonnait septante fois sept fois, puisqu’il paraissait impossible d’aimer ses ennemis, puisqu’en dépit des prières, tant de malades n’étaient pas guéris. Au temple d’Yverdon, où l’œil du soleil, curieusement, occupe le centre du fronton, j’avais appris que Dieu était pour nous un Père et que nous pouvions, sans intermédiaire, Lui confier nos manques et nos désirs.

Le premier ange presque contemporain de ma vie d’enfant fut celui dessiné pour *Les malheurs de Sophie* dans la Bibliothèque Rose. Ses hautes ailes relevées sur le dos, il enserrait le poignet d’une petite fille, cherchant à l’entraîner. L’enfant résistait, le regard tourné vers le joli pont arqué et le jardin qu’elle venait de quitter. L’ange l’avertissait : « Ce parc est le jardin du mal ; laisse-moi te mener dans le jardin du bien. » On tournait deux pages : plus de jardin mais un chemin raide, sombre, taillé dans le roc. Tout au bas, l’ange et l’enfant. Tout en haut, émergeant d’une faille, le soleil, aussi minéral que le décor. Vraiment, je ne voyais pas ce qui pouvait tenter Sophie d’escalader le chemin du bien, sans eau, sans fleurs ni oiseaux. Pour elle, heureusement, ce n’était qu’un rêve, menteur comme celui où je me trouvais à la gare de Cully après avoir passé le dimanche chez ma grand-mère. Seule dans ma robe de mousseline blanche et mes souliers vernis, j’attendais le train en direction de Lausanne pour revenir à Yverdon. Pas de passage souterrain en ce temps-là ; on traversait les voies mises à niveau par des planches. Au moment où je m’avançais, le premier rail se haussait ; vite, je l’enjambais. Mais voici que derrière et devant moi, les deux rails prenaient malignement de la hauteur. Emprisonnée entre deux parois de fer, j’entendais au loin le

Carte postale
Collection particulière

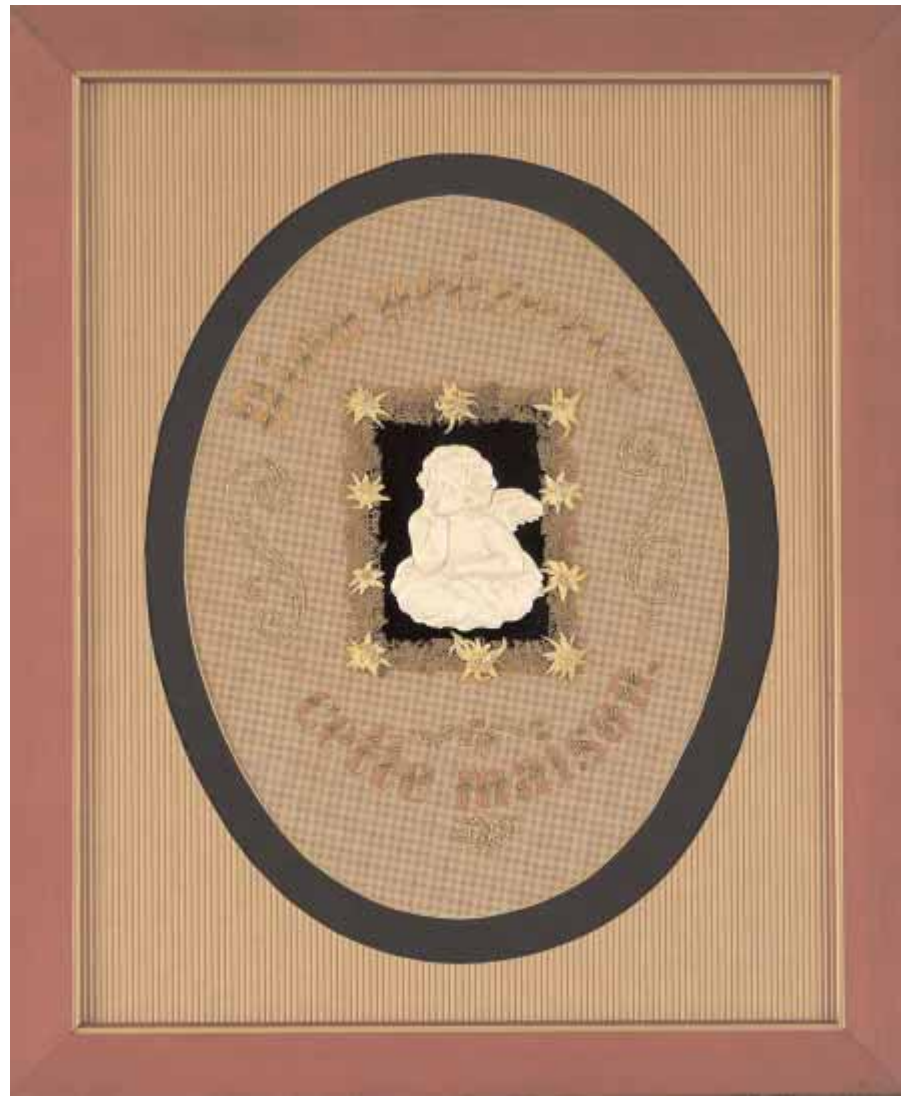
Page 15:
Dieu préserve cette maison
Tissage sur canevas avec
edelweiss séchés et angelot
en papier gaufré
artisanat fribourgeois
début XX^e siècle
(50 x 30 cm)
Collection particulière



train qui venait de quitter la gare d'Epesses. Où fuir? Aucun ange pour me sauver. Je me réveillais en hurlant.

C'est toujours à Yverdon que je rêvais de la gare de Cully. Jamais de cauchemar ni de terreur dans la maison de ma grand-mère. C'est à Yverdon que je voyais, avant de m'endormir, des ombres gigantesques, menaçantes qui, à l'entrée de mes parents, se terraient sous mon lit ou se dissimulaient dans les rideaux. C'est à Yverdon qu'une sorcière s'installa au rez-de-chaussée de notre maison.

J'avais déjà huit ou neuf ans, je pouvais nager tout l'après-midi, je me croyais championne à ski, j'empruntais la bicyclette de ma tante, à la selle trop haute pour m'y asseoir. *Aux Petites Ailes*, dans la sizaine bleue, j'avais appris le nœud de chaise, le nœud plat, le nœud d'amarre; je classais les plantes dans un herbier; j'avais une boussole et une trousse de secouriste. Or, à l'approche de la sorcière, mon assurance se changeait en panique. Elle m'attendait, la porte d'entrée franchie, derrière les boîtes aux lettres. Je m'engouffrais dans le corridor un peu sombre, tournais à droite, me précipitais dans l'escalier en demi-cercle, large, ensoleillé, où les cactus fleurissaient. C'est là que ma terreur était à son comble. Nous habitons au second étage, la sorcière pouvait atteindre le premier palier en une seule enjambée. Elle ne se pressait pas, m'observant, s'amusant de ma peur comme le chat avec la souris. Je montais en courant la première rampe dans l'espoir de la devancer. À la dernière marche, elle se dressait devant moi, me barrant le passage. Je fonçais tête baissée, la bousculais, montais quatre à quatre la seconde rampe, parvenais enfin à ouvrir notre porte et me laissais tomber sur le banc du vestibule. Chaque jour, plusieurs fois par jour, mourant de peur sans jamais l'avouer.



Voici qu'un après-midi, passant devant le kiosque à journaux de la gare, j'aperçus ma sorcière tricotant, dissimulée au fond de la cahute. Était-ce bien elle? En rentrant chez moi, j'abordai les boîtes aux lettres avec appréhension, je traversai le corridor, montai l'escalier : personne! J'eus tôt fait, le lendemain, d'alerter mes camarades de classe. Sans hésiter, quatre d'entre eux s'enrôlèrent pour délivrer la ville de sa sorcière. Désormais, plus d'accident, plus de noyade, d'épidémie et cætera. Nous voici remplissant nos cartables et nos poches des marrons qui jonchaient l'avenue. Il y eut un moment d'indécision. Les sorcières, n'est-ce pas? on ne sait jamais... de leurs énormes yeux ronds elles pourraient vous transformer en fourmi ou en roquet. Les gros troncs des marronniers nous servant de boucliers, un marron timide atteignit la paroi de bois, puis un autre. Comme ils ne produisaient aucun effet, une pluie de projectiles s'abattit sur le kiosque. Enfin, la porte arrière s'ouvre. Terrorisés et triomphants, nous fuyons à toutes jambes et recommençons le lendemain.

Quand le bombardement ne suscita plus aucune réaction, nous avons cerné la baraque en scandant, d'abord à mi-voix puis à tue-tête : « La-sor-ciè-re, la-sor-ciè-re, la... » Je ne sais combien de temps le jeu dura. Était-ce un jeu? La malheureuse vendeuse de journaux alerta-t-elle nos parents, les passants, le directeur de l'école? Ma mère tomba des nues :
 – Qui t'a mis ces balivernes dans la tête? Les sorcières n'existent pas, voyons! Viens avec moi : on n'attaque pas ainsi une femme qui gagne sa vie honnêtement.

Balivernes peut-être. En approchant du kiosque, les jambes ne me portent plus. Ce n'est pas la honte d'avoir à reconnaître mon erreur et à demander pardon, je m'attends sérieusement à ce que la sorcière me

pulvérise en me soufflant dessus. Aucun souvenir des minutes qui suivirent. J'imagine que j'accompagnai ma mère au kiosque, que nous saluâmes une dame inconnue qui nous vendit une barre de chocolat. Le lendemain, je tremblais en revenant à la maison : la sorcière, chassée du kiosque, devait m'attendre à l'entrée, derrière les boîtes aux lettres, comme avant. Eh bien, non ! À ma grande surprise, elle avait quitté définitivement les lieux et bientôt je n'y pensai plus.

Faut-il parler aux enfants des anges pour qu'ils y croient ?

Faut-il leur raconter des histoires de sorcières pour qu'ils n'y croient pas ?

Croire aux anges ? C'est donc qu'ils n'existeraient pas ?

Le rire de mon petit compagnon me fait lever la tête. Un coup de vaudaire pousse à l'entrée du port des vagues aux crêtes blanches.

Je vois le beau visage de l'ange de Reims, je pense aux ailes repliées des archanges sur les mosaïques de Ravenne. Le mystère s'accueille. Il serait sacrilège de l'expliquer. L'art, le vrai, donne à voir l'invisible. Il suffit de le contempler.

Suzanne Derieux (automne 1995)



Trumeau de miroir avec motif
anges bois, albâtre
fin XIX^e siècle
(30 x 40 cm)

L'Ange insolite

Par Jacqueline Borel-Freymond

– Regarde, regarde, murmure l'Ange Insolite, dans l'eau de ce minuscule canal survolé des ailes incolores du désir et dont le nom que tu as déjà oublié ne t'aiderait pas à te souvenir. Regarde donc, sur du bleu olivâtre, veiné de turquoise, et d'un peu de kaki, une coulure safran et du vieux rose chiffonné d'hortensia. Voyons! Regarde ce campanile surmonté d'un ange d'or avec sa trompette de cuivre. C'est mon frère ange aux boucles blond vénitien.

Vois, sur les vaguelettes azur triste, posées dans tous les sens, ces formes oblongues et noires flotter dans l'inquiétude du remous d'une barque noire et blanche lourdement chargée sur laquelle tanguent des caisses orange.

Le bateau avance, dépasse un quadrilatère miel, de belles proportions, parcouru de passants multicolores au passage desquels s'envolent des pigeons noirs et bruns aux reflets lapis et turquoise.

Là! Un rat! Il court suivi de sa longue queue nue sans s'arrêter devant un chat jaune qui dort roulé en boule.

Tout au fond de l'eau glauque, ont été jetés des poignards d'or aux manches incrustés de rubis. Des nappes de poison jaune et vert-de-gris traînent. Une seiche d'argent vomit une encre cramoisie. À la surface de l'eau huileuse, flotte un gobelet en plastique blanc marqué d'une raie dure d'hydrocarbure et deux bouteilles de «pet» aux bouchons tilleul ne cessent de s'entrechoquer.

– Sens, mais sens donc! m’engueule l’Ange Insolite, en passant devant le bar *Redentore*, ce vendredi 20 mai 1994 vers dix-huit heures.

Scotchée devant la vitrine de ce bar rédempteur, vais-je me laisser tenter?

Oui, en vérité, je vous le dis, la tentation passe par l’odorat.

Devant ces acres de sandwiches, pain anglais blafard débordant de mayonnaise, de salade russe, d’omelette aux épinards, de thon.

Devant ces hectares de pizza un peu molle, encore gaillarde dans la mozzarella figée.

Devant ces piles de panini regorgeant de mortadelle, de fromage.

Et bien moi, je ne sens rien.

Pas de mérite à résister à la tentation.

À côté, une vraie épicerie italienne, bourrée jusqu’au plafond de paquets de lessive, de bouteilles d’eau de Javel, de mille sortes de biscuits qui doivent sentir très fort la vanille ou le citron à travers leurs emballages de cellophane et, dans le comptoir frigorifique, derrière lequel s’active une forte femme énergique et engageante qui me sourit de sa bouche pulpeuse et de ses yeux couleur pistache: les ellipses des jambons de Parme, les diamètres vingt-quatre centimètres des mortadelles, les salamis de tous formats, les rondeurs roses des jambons cuits, les gruyères pleins de trous d’emmental.

Et moi qui suis là à ne rien sentir.

Ce n’est pas faute pourtant d’avoir un nez assez long et pointu.

– Goûte, goûte, chantonne l’Ange Insolite, à l’*Osteria Oliva Nera*, Castello 3417/18, 30122 Venise, vendredi 31 mai 2002 dès vingt heures...

Sur les tables, les sets moutarde le disputent aux serviettes de pourpre damassée.

Dans des corbeilles argentées, d'épais grissinis, des galettes dentelées salées, fleurant le romarin, les uns craquant, les autres se brisant à la gourmandise impatiente.

Qu'il faut tromper. Avec les olives vertes et noires. On peut toujours commander à boire, le vin ouvert du patron, et la divine Lauretana qui arrive de 1050 m d'altitude au niveau de la mer dans sa robe embuée dessinée par Pinin Farina.

L'eau la plus légère d'Europe... Innocence douce de la mozzarella, amertume de la rouquette, acidité croquante de la tomate. Pâtes au safran rêche, pétales tendres d'artichaut violet accompagnant l'araignée de mer aiguë.

Et se confondent l'auréole des vierges et la délicatesse de la fleur de courge frite, le mauve fort du poulpe et celui jasminé des glycines en tonnelles, le noir ardu de l'encre des seiches et la laque brillante des gondoles, le fumet sanctifié de l'agneau sacrifié pour être rôti au four, la rose écœurante et sanguinolente du filet de bœuf et celle parfumée de Damas au rosier, le violet astringent du balsamique et celui funèbre des glaïeuls. L'immaculée fermeté de la coda di rosopo qui n'a rien à envier à celle du calice de l'arum.

Goût inoubliable et romantique de gardénia de la panna cotta entourée de la fermeté sauvage de la fraise des bois...

– Ecoute, écoute, susurre l'Ange Insolite, à l'*Arsenale Bar*, sur la terrasse, ce samedi 1er juin 2002 à midi pile. Ecoute *le culte du corps*.

– Oui, il travaille au Portugal.

Regardant le ciel :

– Je n’aime pas le soleil blanc comme aujourd’hui ! Lui, au Portugal, il bronze sans marque. Regarde-moi.

Et il tire sa peau sous son bras, et la ramène sur le devant.

Ses bras ne sont pas mal du tout, dans le T-shirt blanc, des bras déceimment sculptés pas les instruments de torture du fitness. Rien à voir avec le culturisme des galériens !

Il reprend son monologue :

– J’ai des marques partout, c’est affreux. Rien n’est égal.

Le mec parle, cheveux très noirs collés au gel sur le crâne et légèrement retournés en suivant l’ourlet de l’oreille, terminant sur la nuque en petits frisons, comme des deux côtés de la queue d’un canard colvert.

Une barbe bleue de deux jours traîne sur son teint bistre que je qualifierais d’*absolument parfaitement bronzé*.

Il a l’accent parisien.

Il a étendu ses jambes, dans un pantalon immaculé, sur une deuxième chaise qu’il a traînée sur les dalles, sans discrétion, en l’accrochant à l’une de ses baskets énormes et noires qu’il porte sans chaussettes et dans lesquelles il doit transpirer un max.

Le bellâtre boit une San Pellegrino nature qu’il a qualifiée de pas très fraîche à son arrivée sur la table.

La femme qui l’accompagne, décolleté plongeant, mini short, toute en noir noir, verre de coca à la main, se balance d’avant en arrière sur sa chaise, renverse la tête pour prendre le max de ce soleil blanc.

Ses lèvres pulpeuses de mérrou – peut-être la silicone ? – brillent corail.



Mino
La Cité des Anges, 2005
Acrylique
(60 x 60 cm)

Elle porte des chaussures à lanières et semelles de liège compensées, style 1940.

– Moi, quand j’attendais Charlotte, et elle parle d’une voix de basse au débit saccadé, malgré que je me protégeais du soleil, indice haute montagne, au bord de la mer où je passais mes vacances, d’autant plus à cause du masque de grossesse provoqué par les hormones qui, si on prend le soleil sans se protéger, peut rester marqué pour toujours, j’ai quand même pris de la couleur régulièrement, et le masque a disparu.

– Ah oui!, dit le bellâtre un peu absent mais quand même intéressé.

– Ce masque, c’est comme si on avait «cramé»?

– Ne touche pas, ne touche pas, chuchote l’Ange Insolite, à la *Trattoria Ristorante Povoledo*, sur la terrasse du Canal Grande, en ce lundi 3 juin 2002 à 12h30.

Nous sommes installés à l’ombre. Les bateaux passent doucement, l’eau remue un peu, le ciel se couvre. Le départ approche. C’est notre dernier repas vénitien, et nous avons nos habitudes au Povoledo, juste à côté de la gare de Santa Lucia. Francis opte pour les spaghetti pomodoro, la coda di rospo ai ferri, l’insalata mista et la macedonia di frutta. Moi, je suis à la soupe pasta et fagioli, imitant en cela mon grand-père maternel Ettore Celestino Giovanni Maria. Je noue la grande serviette de coton blanc sur ma nuque, également comme il le faisait, pour manger les fettine di vitello al limone, la verdura cotta et il gelato vaniglia cioccolato dont les taches, maladroitement émotionnelles, gâcheraient la fraîcheur de ma tenue de voyage claire.



Laurence Stulz
Les Anges de Saint-Marc, 2005
Pastel
(15 x 15 cm)

Le garçon, un rondouillard, plaisante avec un sourire craquant. Francis, le repas terminé, part en direction des W.C. et le serveur en profite pour m'aborder en me disant que je parle « parfaitement » l'italien. Je lui raconte ma grand-mère italienne, qui est morte lorsque j'avais treize ans, elle et ma mère qui parlaient le turinois ensemble, ce qui m'a préparé l'oreille, les cours que j'ai suivis de dix-sept à vingt ans, le soir, pour apprendre la grammaire. Il me dit que Turin, la ville de ma grand-mère, est une belle ville, avec des bons vins, une nourriture excellente et, me regardant avec son sourire sympa et chaleureux : « et de belles femmes », avec un coup d'œil d'une virilité romantiquement vénitienne. Je lui demande, en riant, s'il ne s'appelle pas Zafferano. En se marrant, il se présente : Tiziano.

– C'est un beau prénom, dis-je, sincèrement impressionnée.

Fabrizio m'aurait carrément mise à terre!

– Moi, c'est Jacqueline.

– Ah! comme Jackie Kennedy, s'exclame-t-il en me serrant franchement la main.

– Alors, vous, c'est Tiziano Zafferano, et moi Jackie Marmelata.

On s'esclaffe.

Il me parle de céleri et je lui dis que ce légume est aphrodisiaque.

– Moi, c'est plutôt de la camomille qu'il me faudrait, répond-il sans vanité aucune. D'où venez-vous?

– De Lausanne.

– J'y suis allé l'année dernière. J'ai passé deux jours à Neuchâtel, chez une dame. Elle avait une belle vue. Et il fait un geste montrant qu'elle avait une poitrine opulente.

Je réponds en italien *si dice avere legno davanti alla casa...* En français : elle a du bois devant la maison...

Il rit et son visage poupin s'éclaire, sous des cheveux noirs, de toutes ses dents blanches, petites, irrégulières : le tout ne manque pas de charme, d'un charme heureux et enfantin auquel tout peut réussir.

Francis s'en revient des W.C. Tiziano lui tend la main :

– Lui, c'est Francis. Facile avec la carte de crédit...

– Aujourd'hui, nous partons, dit Francis.

– Vous partez et elle reste ?

– Pourquoi pas ? Chaque année, nous faisons un séjour sur la lagune. Je la reprendrai l'année prochaine...

À quinze heures, Francis, nos valises et moi, nous sommes tous montés dans le train pour Lausanne.

Jacqueline Borel-Freymond



Applique
XIX^e siècle
bois doré
(30 x 25 cm)